

Larmes de sang

Au cœur d'un mistral rugissant, des claquements de pas s'envolaient. Une oreille attentive aurait perçu tout l'empressement de ces pas, mais la place du Palais des papes, froide et déserte à cette heure avancée de la nuit, demeurait vide. Quand Gabrielle déboucha sur le pont, elle savait qu'elle ne pourrait pas aller plus loin. Et puis, à quoi bon ?

Derrière elle, son agresseur pouvait surgir à tout moment. Elle se hâta de quelques mètres encore, et fut stoppée par une rambarde. En contrebas, le Rhône et son courant glacé. Dans son dos, le bruit sec d'une arme que l'on chambre la fit frémir. Le cœur battant, la proie se tourna face à son chasseur. Dans la pénombre, elle distingua la dureté du profil de ce si jeune homme éclairé par la pâleur de la lune. Son cœur battait à tout rompre : de peur..., mais aussi d'amour.

Une détonation.

Gabrielle s'effondra.

D'un pas lent et détendu, l'assassin s'approcha d'elle. La dominant de toute sa hauteur, l'arme pointée vers la tête de sa victime pour terminer le travail, un rictus se dessina sur son visage. Son père serait peut-être enfin fier de lui... Et puis son index se mit à trembler sur la détente. Un murmure blessé venait de prononcer son prénom.

Mais les quatre mots qui suivirent achevèrent de le pétrifier.

— Livio..., tu es mon fils.

À la Villa Blanche, riche demeure construite au pied du Fort Saint-André, une certaine effervescence régnait. Ce soir avait lieu le plus gros arrivage de drogue de l'année pour le clan Cresci. Bien assez de poudre pour inonder tout le Vaucluse et ses départements limitrophes. Bruno, fils unique du baron de la drogue provençal, n'avait rien laissé au hasard sur cette transaction. Ayant déjà maintes fois fait ses preuves, c'était aujourd'hui l'occasion idéale de montrer au patriarche que ce dernier pouvait avoir toute confiance en lui, et lui transmettre sereinement les rênes des affaires familiales le moment venu.

Malgré une organisation millimétrée, un détail l'agaçait toutefois. Une arrivée inattendue au sein de l'équipe ébranlait nombre de ses certitudes. Quelques semaines auparavant, son père lui avait collé dans les pattes une nana pour l'assister. Quelle idée ! Il n'avait jamais eu besoin de personne, et ça n'allait pas commencer maintenant, et surtout pas d'une gonzesse ! Cela allait à l'encontre de son éternel crédo *Avec moins de joueurs, plus grande est ma part*. Ce manège le persuada encore et toujours que, malgré sa confiance, son père, le grand Edouardo Cresci, ne le laisserait pas voler de ses propres ailes de sitôt.

Bruno devait donc composer avec cette femme. Par chance, elle était plutôt agréable à vivre, et à regarder, ce qui ne gâchait rien. Mais les affaires étaient les affaires, et dans ce milieu, tout comme autrefois dans la Marine, une nana, eh bien, ça portait malheur.

L'heure avançait. Les dernières recommandations, les ultimes ordres avaient été donnés. Chacun savait ce qu'il devait faire. Dans une poignée d'heures, tout serait réglé. Bruno, dans

son bureau à l'étage de la villa, tentait de maîtriser son excitation en observant sans le voir le magnifique jardin paysager. Il avait vécu dans cet écrin de verdure des années merveilleuses dans son enfance, jusqu'à ce que sa mère y meure, devant ses yeux, un beau matin de mai alors qu'il n'avait que douze ans...

Des chocs contre la porte le tirèrent de ses pensées. Un *Entrez !* autoritaire résonna dans la pièce. Il se retourna et se trouva face à son *assistante*, Gabrielle. La jeune femme resta silencieuse sachant pertinemment qu'il ne fallait pas prononcer le moindre mot avant d'y avoir été invité par son supérieur. Il la fixa de son regard dominateur. Elle ne baissa pas les yeux. Cette femme, avec son arrivée inattendue, détenait le don de l'électrifier par sa simple présence. Pas très grande, elle avait un faux air de Lara Croft, pas tant au niveau de la silhouette du personnage de jeu vidéo, mais plutôt quelque chose dans son visage, son charisme. Après l'avoir testée sans relâche depuis son arrivée, Bruno savait ce dont elle était capable – même s'il s'en serait bien passé – et cette fille valait de l'or. L'intensité de leurs regards échangés augmentait de seconde en seconde, Bruno commençait à bouillir intérieurement et des images de leurs deux corps enlacés défilèrent devant ses yeux. Pour ne pas perdre son ascendant sur elle, il coupa court à cet affrontement visuel, et brisa enfin le silence d'une voix rauque.

— Tout est prêt ?

— Oui, nous n'attendons plus que votre top départ.

— Parfait. Rejoins l'équipe. Assure-toi que chacun a pris sa radio. La communication est primordiale pour nous coordonner sur place.

— À vos ordres, monsieur Cresci, valida Gabrielle en faisant mine de retourner vers la sortie.

— Gabrielle, attends.

Bruno quitta la fenêtre et fit le tour de son bureau pour venir se poster à quelques centimètres de la jeune femme. Se trouver si près d'elle n'était pas une bonne manœuvre. Qu'est-ce qu'il lui prenait ? Surtout maintenant, au moment où il devait être concentré au maximum ! Il se racla alors la gorge, inspira profondément pour calmer la cavalcade de son palpitant indomptable, et mit un terme à cette brève conversation.

— J'ai eu le temps de t'observer ces dernières semaines, Gabrielle. Tu es une vraie professionnelle et tu as toute ma confiance. J'espère que tu t'en montreras digne. Retrouve les autres et tenez-vous prêts. C'est pour bientôt.

Gabrielle acquiesça d'un signe de tête et saisit la poignée de la porte. Elle risqua toutefois un ultime coup d'œil vers son patron. Ce fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres. Bruno attrapa son bras et la colla contre lui. Deux volcans entrèrent en éruption simultanément, Gabrielle lui rendant toute la fougue qu'il lui témoignait.

Un claquement sec mit fin à l'assaut torride.

Gabrielle venait de sortir de la pièce. Bruno prit conscience qu'il se tenait en apnée face à la porte close, et eut bien du mal à reprendre son souffle. Il espérait que, devant son employée, rien n'avait transpiré de tout ce qui lui était passé par la tête.

Gabrielle, trois années auparavant, avait dû faire un choix impossible. Après presque dix-huit mois sous les ordres de Bruno, et presque tout autant dans ses bras, le résultat du test qu'elle avait eu naguère sous les yeux l'avait condamnée, quoi que fût sa décision. Une chose était sûre à l'époque, son avenir s'assombrirait inéluctablement. Rester, c'était se mettre en danger de mort chaque jour. Partir, c'était vivre avec la peur constante d'être rattrapée par la famille Cresci.

Entre doute et certitude, elle avait choisi la certitude.
Elle avait choisi de vivre.

Avec son enfant.

Gabrielle se souvenait très clairement du moment où elle était tombée amoureuse de son malfrat de patron. Il avait suffi d'un échange de regards. Quelques secondes de plus dans son bureau et elle n'aurait plus répondu de rien, cet après-midi-là. Ensuite, tout s'était fait très vite, entre eux c'était une évidence. Deux pièces de puzzle qui s'emboîtaient parfaitement, deux pièces de jeux pourtant très différents. Elle le connaissait par cœur, lui n'avait pas conscience de qui elle était vraiment. S'il avait su, elle aurait passé un très sale quart d'heure.

Gabrielle vivait maintenant en Bretagne. Elle s'était réfugiée au plus loin de son amour mortel, dans un petit village de pêcheurs, en prenant soin d'effacer toute trace de sa vie, de ses vies. Pour se prémunir de lui, elle avait dû tout quitter. Pour sa famille et ses amis, elle avait disparu corps et âme du jour au lendemain. Dans son village de cœur et pour tous ceux qui l'avaient accueillie à bras ouverts, sans poser trop de questions, elle se prénomma Marie.

Quelques mois après son arrivée, le petit Louis avait poussé son premier cri. Un beau garçon plein de vie. Louis avait le regard et la vigueur de son père, ainsi Gabrielle ne risquait pas d'oublier Bruno, et donc de baisser la garde.

Mais le destin avait un autre plan...

Le drame advint un soir de novembre. Gabrielle venait d'endormir Louis et terminait de débarrasser les restes de leur repas. Le silence de la nuit enveloppait la petite maison. Soudain un bruit inhabituel alerta ses sens. Dehors, quelqu'un se déplaçait. Trois coups d'une violence inouïe sur la porte la firent sursauter.

Bruno.

Le cœur de Gabrielle s'emballa dans la seconde. Toutefois, elle puisa au plus profond d'elle-même un calme apparent, et alla ouvrir.

Face à face, les deux amants maudits restèrent un moment sans un mouvement, sans un mot. La puissance de leurs regards échangés suffisait à réchauffer la scène. Mais aujourd'hui, aucun désir mutuel n'émanait de cet échange, la satisfaction furibonde affrontait la terreur maîtrisée.

Gabrielle savait que ça allait mal tourner pour elle, mais elle s'en fichait pas mal, elle s'y était préparée depuis longtemps. Toutes ses pensées allaient au petit être innocent qui dormait un peu plus loin. Il était inconcevable que Bruno apprenne l'existence de Louis. Dans un grognement, Bruno la poussa violemment sur le côté et pénétra dans la maison.

— C'est donc dans cette cabane que tu te cachais depuis tout ce temps. Je t'avais habituée à mieux, ma chère. Tu sais, à ton départ, je me suis posé mille questions, et malgré mes efforts, je ne trouvais pas de réponse. Jusqu'au jour où la Villa Blanche a été visitée par tes amis. Quelle surprise ! Eux aussi te cherchaient, et ils m'ont alors appris qui tu étais en réalité. Je ne m'y attendais pas ! Tu m'as bien eu... Bravo.

— Bruno, je...

Une énorme claque envoya Gabrielle valser jusqu'au sol. Puis Bruno enserra son cou frêle. Ses mains avaient l'habitude de tuer, mais là, à cet instant, il ressentait une jubilation sans nom. Gabrielle se débattait, tentait de griffer et d'arracher tout ce qui passait à sa portée. Peine perdue. Et puis elle le vit. À quelques mètres d'elle, son doudou à la bouche et les yeux remplis de

larmes de terreur. Son Louis assistait à la pire des scènes. Il hurla. Un cri bouleversant pour le cœur d'une mère. Cela fit stopper net Bruno qui se retourna face au petit bonhomme. Gabrielle, qui tentait de reprendre son souffle, accueillit son fils tout tremblant dans ses bras.

Bruno, cette fois-ci, n'eut aucune question à se poser. Ce visage, ce regard. Ce garçonnet, c'était son héritier, il en était certain. Il tenait là sa vengeance contre Gabrielle. Non, il ne la tuerait pas. Pire. Il allait s'emparer de leur enfant.

Tout se passa alors très vite. Le père attrapa le gamin sous le bras et se dirigea vers la porte. Gabrielle hurla de peur et de rage, s'agrippa au manteau de celui qui lui enlevait son petit. Mais elle ne faisait pas le poids, et d'un geste Bruno la projeta sur le sol.

— J'étais venu pour t'éliminer. Tu m'offres bien mieux. Et je te préviens, si tu cherches à revoir ton fils, demain, ou dans dix ans, je le tue, et je me débarrasse de toi une bonne fois pour toutes. J'espère que tu as bien compris...

— Pitié..., Bruno non..., pas mon bébé..., pas Louis...

Bruno toisa le petit garçon qui gigotait en pleurant et criait des *Maman !* désespérés sous son bras.

— Louis n'existe plus. Je te présente... Livio.

D'une voix grave et sinistre, un *Tue-la !* retentit au cœur des bourrasques glaciales.

Livio quitta du regard son objectif, qu'il menaçait toujours de son arme, pour tourner son visage vers le donneur d'ordre. Dans les yeux de Bruno brûlait toute la violence de la haine. Le jeune homme ne comprenait plus. Écartelé entre sa mission et ce que venait de lui annoncer sa cible, il interrogea son père, fébrile.

— Qu'est-ce qu'elle raconte ? Papa ! Cette femme..., cette femme, c'est ma mère ?

— Aucune importance ! C'est surtout une sale flic qui avait infiltré notre famille. Elle représente toujours un danger pour notre clan. Alors, tire ! et qu'on n'en parle plus !

Livio n'avait jamais réussi à avoir une relation saine avec son père. Il avait sans cesse pensé que ce dernier ne l'aimait pas, même plus le détestait. À la moindre occasion, Bruno n'avait jamais rechigné à dénigrer sa mère devant lui, bien au contraire. Il avait semblé à Livio que cela lui faisait plaisir. Soi-disant, cette une pauvre fille était une droguée dont se serait servi son père pour prendre du bon temps. Enceinte, elle aurait imaginé que Bruno serait plus amène envers elle avec le bébé et, ceci n'ayant pas été le cas, elle l'avait abandonné, puis avait disparu sans se retourner, sans remords ni regret. Les véritables pièces du puzzle de son existence se mettaient maintenant en place dans l'esprit de Livio, il voyait enfin clair dans le jeu de son géniteur. Ce salaud lui avait menti et l'avait manipulé toute sa vie ! Son cœur implosa quand il réalisa que cet homme l'avait sciemment conduit sur ce célèbre pont pour éliminer sa propre mère.

Alors que Livio tenait toujours en joue Gabrielle, son bras s'abaissa lentement vers les pavés.

— Tu me parles de famille, papa ? Mais tu n'as jamais été mon père, en fait... et tu m'as privé de ma mère... Toute ma vie est un mensonge ! Qui suis-je vraiment, papa ? éclata-t-il.

— Tu t'appelles Louis, répondit une douloureuse voix provenant du sol. Je t'ai toujours aimé, je ne t'ai jamais abandonné. Ton père t'a arraché à moi quand tu avais trois ans et...

— Bon, allez ! Ça suffit les jérémiades ! Je t'avais prévenue, salope !

Et en même temps que Bruno prononçait ces mots, il arma son bras en pointant Gabrielle.

Une détonation éclata dans la nuit.

La seconde d'après, dans le regard du tireur, la fureur fit place à la perplexité. Bruno baissa son automatique, et porta son autre main à l'abdomen. Du sang chaud coulait entre ses doigts.

— Tu as osé... ? s'adressa-t-il au jeune homme. Eh bien, rejoins ta mère en enfer ! Sale fils de p...

Une seconde détonation déchira l'air.

Cette fois-ci, Bruno laissa chuter son arme pour venir tituber vers la mère et son fils. Gabrielle, dans un ultime effort, avait réussi à se redresser et, ayant saisi la main de Louis, ils avaient ensemble appuyé sur la détente. Bruno se jeta sur Louis et l'empoigna par les épaules pour le faire tomber du pont. Peine perdue. Ses forces l'abandonnaient. Tout en fixant son fils dans les yeux, le corps paternel bascula par-dessus la rambarde pour aller s'abîmer dans les profondeurs obscures et agitées du fleuve.

Le cœur vide, avec le regard haineux de son père gravé à jamais dans sa mémoire, Louis revint auprès de Gabrielle. Mais il eut à peine l'occasion de percevoir un *Je t'aime*, murmuré dans un dernier souffle.

Devant la dépouille d'une mère qu'il n'avait jamais connue, Louis se retrouvait tout à coup orphelin et perdu. Qui était-il en réalité ? Dans ses veines coulait un paradoxe : mi-gangster, mi-flic. Toute sa vie n'avait été que secrets et mensonges.

Des larmes de sang perlèrent au bord de ses paupières. Amères et douloureuses. Louis les essuya d'un revers de main. Enfin seul maître de son destin, il était temps pour lui de donner une chance à l'autre version de lui-même.